Les foyers d'en-haut. La montagne, emblème du paradoxe de l'intégration des requérant·es d'asile en Suisse

Viviane Cretton

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rga/6897>

DOI : 10.4000/rga.6897

ISSN : 1760-7426

Traduction(s) :

Reception Centres Above.

The Mountain, Emblem of the Paradox of the Integration of Asylum Seekers in Switzerland - URL : <https://journals.openedition.org/rga/7027> [en]

Éditeur :

Association pour la diffusion de la recherche alpine, UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Référence électronique

Viviane Cretton, « Les foyers d'en-haut.

La montagne, emblème du paradoxe de l'intégration des requérant·es d'asile en Suisse », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* [En ligne], 108-2 | 2020, mis en ligne le 13 octobre 2020, consulté le 08 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rga/6897> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rga.6897>

Ce document a été généré automatiquement le 8 décembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Les foyers d'en-haut. La montagne, emblème du paradoxe de l'intégration des requérant·es d'asile en Suisse

Viviane Cretton

Je tiens à remercier Isabelle Moroni ainsi que les deux lecteurs ou lectrices anonymes et Cristina Del Biaggio dont les lectures attentives et suggestions pertinentes ont permis d'améliorer le présent article.

- 1 Cet article¹ analyse « ce que la montagne fait » aux personnes qui demandent l'asile en Suisse, en s'intéressant à leurs expériences lorsqu'elles sont hébergées dans des foyers d'accueil collectifs situés en altitude.
- 2 Comprise comme une construction collective, une production symbolique née de l'interaction sociale et faite de représentations partagées (Debarbieux, 2003, p. 47), la montagne est à la fois source et productrice d'imaginaires² variés (Boscoboinik, Cretton 2017). De nombreuses études se sont intéressées à la montagne comme un lieu d'habitat privilégié (Perlik, 2006, 2011 ; Petite, Debarbieux, 2013 ; Clivaz, 2013), pour une certaine catégorie de personnes de classes sociales moyennes et supérieures (Cretton, Boscoboinik, Friedli, à paraître ; Cretton, 2018). À contre-pied, cet article s'intéresse aux représentations et imaginaires de la montagne, produits par des individus (hommes, femmes, enfants) et des familles qui n'ont pas fait le choix de s'installer temporairement ou durablement dans les Alpes suisses. Il s'intéresse ainsi à « ce que la montagne fait » à des personnes qui cherchent refuge, généralement non désirées, et dont les mouvements sont soumis à des politiques nationales de contrôle et de démarcation (Cretton 2019 ; Perlik, Galera, Machold, Membretti, 2019). Les expériences de la montagne analysées ici contrastent avec la vision romantique, touristifiée et gentrifiée de la montagne vue comme un paradis (Boscoboinik, 2018). Elles sont intimement liées à la précarité et à l'incertitude de la situation dans laquelle des personnes en train d'attendre l'asile se trouvent lorsqu'elles les produisent.

- 3 Il a été montré que la procédure d'asile impose à ses requérantes une temporalité particulière, caractérisée par l'attente (Kobelinsky, 2010, 2012 ; Kwon, 2015 ; Elliot, 2015 ; Da Cruz Gaspar, 2018) et l'incertitude (Griffith, 2014). Où qu'elle se passe, en Suisse comme ailleurs, en ville comme à la montagne, la procédure d'asile comporte des frustrations liées à des obstacles administratifs (Fresia, Bozzini, Sala, 2013), des doutes quant à l'issue du processus. Elle suscite également des sentiments de stagnation pendant que le dossier est à l'étude, et des moments d'espoir, de joie intense ou de désolation extrême, selon le résultat de la procédure bureaucratique (Geoffrion, Cretton, à paraître). Plusieurs auteures soulignent que les politiques d'accueil des demandeurs d'asile reposent sur leur mise à l'écart, au moins dans un premier temps (Kobelinsky, Makaremi, 2009).

- 4 Cet article met en évidence que lorsque l'attente et l'incertitude se vivent à plus de 1300 mètres d'altitude, le sentiment d'être isolé, éloigné, tenu à l'écart de la vie des centres urbains, est renforcé et la charge émotionnelle produite par la procédure, exacerbée. Il ethnographie comment cette perception – comprise comme « expérience du lieu » (Bourdieu, Delsaut, 1981) – est accentuée par le fait qu'en Suisse, les personnes demandant l'asile sont soumises à une injonction d'« intégration », malgré l'issue incertaine de leur demande. Selon « la fameuse formule de l'intégration en Suisse : 'encourager et exiger' » (Kurt, 2017, p. 20), cette sommation à l'intégration a été renforcée au plan juridique et politique depuis 2018³. Dans ce cadre, les travailleurs et travailleuses sociales collaborant dans les centres d'accueil ont pour mission claire d'« intégrer » les demandeurs d'asile, en dépit de la précarité de leur statut. Toutefois, est-ce que le fait d'héberger des personnes aussi vulnérables qu'« indésirables » (Agiar, 2010 ; Blanchard, 2013) dans des zones de montagne éloignées des centres urbains, n'a pas plutôt pour conséquence de les séparer du reste de la société, de les rendre socialement invisibles (Voirol, 2005a, 2005b ; Mastrangelo, 2018 ; Sanchez-Mazas, 2011 ; Del Biaggio, 2018), rendant de fait toute injonction à l'intégration sociale éminemment paradoxale ?

- 5 Dans les Alpes suisses, la tendance à invisibiliser les personnes issues de la migration n'est pas nouvelle (Cretton, 2013 ; Cretton, Amrein, Fellay, 2012). Nous avons pu montrer lors d'une enquête antérieure en Valais, que pour s'intégrer dans un village, il est nécessaire de se socialiser pour être vu, reconnu et identifié par le groupe de population locale (Cretton, 2013, p. 69). Ainsi, les personnes qui ont choisi de migrer pour des raisons liées à l'amour, au travail ou à l'agrément adoptent plus ou moins librement une stratégie de participation à la vie sociale : fréquenter les bistrots, participer aux fêtes villageoises, rejoindre une fanfare (Cretton, 2012, p. 163-189). Ces tactiques permettent d'entrer en contact avec la population, de devenir visible aux yeux d'autrui. Elles permettent aussi d'obtenir de la reconnaissance sociale (Honneth, 2000 ; Ricoeur, 2004). Par contre, pour les requérantes d'asile et réfugiées qui n'ont pas fait le choix d'être hébergées en montagne, ces possibilités d'acquérir de la reconnaissance sont limitées, déterminées et restreintes par le cadre du système d'asile dans lequel ils et elles évoluent. Comme d'autres groupes exclus, requérantes et réfugiées sont contraintes à l'invisibilité, par le fait d'une vie sociale assignée qui engendre « une privation de l'attention d'autrui » (Voirol, 2005a, p. 16). Ce qui rend l'accès à une « vie normale » (De Coulon, 2019, p. 161), associée ici à une vie « en ville » ou « en plaine », d'autant plus difficile et désirable.

- 6 Pour étayer ce qui précède, il s'agit dans un premier temps de présenter le contexte de production des données recueillies depuis 2017, par intermittence⁴, dans quatre foyers d'accueil pour requérantes d'asile, situés à plus de mille mètres d'altitude en Valais. Cela permettra d'analyser ensuite le processus d'invisibilisation sociale vécu par les requérantes d'asile rencontrées dans le cadre de leur hébergement collectif en montagne. L'objectif est de mettre en évidence le paradoxe du paradigme intégrationniste qui sous-tend le dispositif de l'asile en Suisse⁵, à savoir : édicter des mesures d'intégration sociale dans le cadre d'un dispositif qui contribue à invisibiliser les personnes concernées, en les maintenant à l'écart de la vie en société.

Le dispositif de l'asile en Valais

- 7 Au 15 novembre 2019, le canton du Valais hébergeait proportionnellement à sa population⁶, 2731 personnes (tous statuts confondus) : des personnes principalement venues d'Afghanistan (563), de Syrie (422), d'Érythrée (303), d'Irak (193) de Somalie (169), de Turquie (117), d'Éthiopie (101) ⁷. Toutes et tous détenaient différents types de permis de séjour en fonction de leur statut juridique en vertu de la loi sur l'asile.
- 8 À la différence de plusieurs cantons suisses⁸, l'État du Valais ne sous-traite pas l'encadrement des requérantes d'asile et réfugiées. C'est-à-dire qu'il ne relègue pas leur prise en charge à des entreprises privées, comme c'est le cas notamment avec ORS service AG⁹, dans les cantons de Fribourg et Vaud¹⁰. En Valais, c'est l'Office de l'asile¹¹ qui assure l'hébergement, l'aide financière et l'accès aux soins, ainsi que les mesures d'intégration sociale, tant pour la population migrante vulnérable que pour les réfugiées qui sont en Suisse depuis moins de cinq ans. Dans ce cadre, il gère un parc immobilier qui comprend 12 centres collectifs (356 personnes), 819 appartements (2334 personnes) et plusieurs structures d'accueil social ou de soins (39 personnes accueillies et prises en charge)¹².
- 9 Il y a plusieurs années, le canton a mis à disposition de l'Office de l'asile quelques bâtiments situés en altitude, inutilisés par les communes, comme des colonies de vacances, une auberge et un sanatorium, qui ont été réaffectés pour héberger des demandeurs d'asile. À ce jour, quatre foyers d'accueil sont situés à plus de 1300 mètres d'altitude, en zone de montagne touristique (ski et villégiature). Ils ont conservé leur nom d'origine, ancré dans l'histoire du lieu : *l'Inalp* à Vernamiège, village de 184 habitantes situé à 1321 mètres d'altitude ; *Le Temps de vivre* aux Mayens de Chamoson situé à 1350 mètres avec ses 290 habitantes ; *L'Ours* aux Mayens de Sion, situé à environ 1350 mètres d'altitude avec 500 chalets, et *Sanaval* à Crans-Montana, situé à 1500 mètres d'altitude avec environ 6500 habitantes.¹³

Terrains d'enquête, méthodologie, données

- 10 En novembre 2017, après plusieurs mois de prises de contact avec l'Office cantonal de l'asile, nous¹⁴ avons finalement obtenu l'autorisation de prendre part à la vie quotidienne dans deux des centres d'accueil précités. Puis, au début du printemps 2018, nous avons été autorisées à entrer sur le terrain de deux autres foyers d'accueil. Ensuite, à la fin de l'été 2019, nous avons à nouveau obtenu la permission de réaliser des observations supplémentaires dans deux des foyers d'accueil et de nous entretenir

plus spécifiquement avec des requérant·es d'asile. Cette dissémination de l'enquête a permis de relever les modifications survenues dans les centres, entre novembre 2017 et novembre 2019 (en termes d'arrivées, de durée de séjour, de personnel, d'organisation, etc.). Elle a permis de nouer des rapports de confiance avec les participant·es à l'enquête, soit du côté des professionnel·les qui ont pu mieux saisir nos motivations jusqu'à nous laisser libres durant nos immersions, soit du côté des requérant·es et réfugié·es dont plusieurs nous reconnaissaient au fil de nos visites.

- 11 Les données ont été recueillies à l'aide des méthodes de l'observation-participante et de l'observation multi-située et répétée dans les foyers¹⁵, incluant des entretiens qualitatifs semi-directifs (11), et parfois collectifs (5), menés auprès de professionnel·les du travail social, de bénévoles et de requérant·es d'asile. Les entretiens avec les requérant·es – des hommes, des femmes, des enfants – ont été réalisés en anglais et en français. Parfois, les enfants qui parlaient mieux le français que leurs parents, ou que d'autres résident·es, ont officié comme traducteurs dans la discussion. En ce cas, nous commençons la conversation en français ou en anglais, puis les enfants traduisaient en arabe, en russe, en farsi ou en kurde et nous restituaient ensuite ce qui avait été dit, en français ou en anglais. Notre objectif a été de recueillir les points de vue personnels des un·es et des autres sur leurs expériences de vie dans ces foyers de montagne, notamment le souvenir de leur premier jour d'arrivée au foyer, leur état d'esprit, leurs ressentis et pensées quant à être logé·es à la montagne plutôt qu'en plaine, leurs activités quotidiennes, leurs relations sociales avec le voisinage, leurs craintes, leurs espoirs et leurs attentes pour la suite de leur parcours.
- 12 À ces données spécifiques s'ajoutent une autre série d'entrevues semi-structurées avec des travailleurs et travailleuses sociaux (10) et d'entretiens avec des requérant·es (13) hébergé·es dans d'autres cantons (Genève, Vaud, Fribourg). Ils ont été réalisés par des étudiant·es sous ma supervision depuis 2016. Ce dernier corpus, utile à des fins comparatives, a permis de préciser la spécificité de l'accueil en altitude, par rapport à l'accueil en plaine.
- 13 D'un côté, comparé à l'hébergement en zone urbaine, l'accueil en zone d'altitude doit répondre à des défis pratiques particuliers, liés aussi bien à la topographie du lieu (la question des transports, de l'accès, de l'organisation des allers-et-venues, des rendez-vous chez le ou la médecin ; la question du climat selon les saisons) qu'à sa démographie (rapports de voisinage avec des populations villageoises de petite taille) ou sa perception (expériences émotionnelles de la montagne, sentiment d'être éloigné·e, isolé·e). D'un autre côté, l'accueil en foyer de montagne confronte les professionnel·les du social exactement aux mêmes dilemmes éthiques et moraux que ceux et celles qui travaillent en ville (Cretton, 2014). Vivant en étroite proximité avec les requérant·es dans les foyers, tous et toutes se sont senti·es, à un moment donné ou un autre, affecté·es, tourmenté·es, impuissant·es, tiraillé·es entre leurs convictions personnelles et leur devoir de loyauté envers l'institution qui les emploie, surtout lorsqu'ils et elles doivent gérer des situations compliquées, des décisions négatives et des renvois forcés.

Attendre l'asile en montagne

- 14 Lors de nos observations fin 2017/début 2018, la durée moyenne de séjour en foyer collectif de premier accueil¹⁶ était de six mois. Il s'agit du temps que l'Office cantonal de

l'asile considérait comme nécessaire pour que les résident·es se familiarisent avec la société suisse, son fonctionnement, ses valeurs, ses normes de comportement¹⁷.

- 15 Par contre, lors de notre immersion en octobre 2019, plusieurs requérant·es vivaient en foyer collectif de montagne depuis plus d'une année, voire plus de deux ans pour certaines, la plupart fatiguées d'attendre leur transfert en appartement, et en ville¹⁸. Ceux et celles qui étaient là depuis quatre, voire sept mois, étaient également impatient·es d'être transférées en appartement, en plaine (en ville). Dans deux centres d'accueil, nous avons rencontré des familles qui ont vécu préalablement en appartement en plaine et qui, après avoir rencontré des problèmes avec les autorités de l'office cantonal, ont été « renvoyées » à la montagne, en foyer collectif, un peu comme par « punition »¹⁹. Nous avons également rencontré des personnes qui avaient été (dé)placées de foyer en foyer depuis quatre ans.
- 16 En résumé, nos immersions courtes mais répétées dans la durée ont permis de voir que la logistique des structures d'accueil varie selon le nombre de requérant·es, le nombre de logements à disposition (collectifs et individuels) et le nombre de professionnel·les en activité²⁰.

Attendre un transfert en ville

- 17 À leur arrivée dans les foyers d'altitude en Valais, les demandeuses d'asile éprouvent la plupart du temps une grande déception de ne pas avoir été attribuées à un canton urbain, comme Genève, Berne ou Zurich. Selon les professionnel·les que nous avons rencontrées, nombreux sont les requérant·es d'asile qui éclatent en sanglots, en réalisant où ils ou elles sont :
« Lorsqu'ils arrivent dans des centres éloignés comme ceux qui existent en Valais, non seulement ils sont déçus, mais ils sont aussi très anxieux et beaucoup d'entre eux demandent des transferts [en appartement]. » (Professionnel, 6 avril 2018)
- 18 Les demandes de transfert en appartement sont fréquentes. Elles sous-entendent, la plupart du temps, une demande de transfert en ville. Ce qui peut susciter des déceptions pour les requérant·es concernées.
« Parce que les transferts... en fait ton appart, il n'est pas forcément à Sion, il peut aussi être en montagne, à Nendaz, à Montana. On a des apparts partout, alors tu vois. Pendant des mois que t'es en foyer en montagne, tu te fais des projections. Tu te dis 'je vais avoir un appart à Sion, ça va être cool, attendre, attendre'. Pis, t'as la réponse qui tombe. T'es super content 'Oui, un transfert ! Où ?' Quand ils réalisent qu'en fait c'est sur la route de Nendaz et que c'est aussi haut qu'ici... » (Travailleuse sociale, 27 novembre 2017)
- 19 Le souhait répété par les personnes concernées d'être transférées en appartement, en ville, peut se comprendre comme le désir de mener « une vie normale », « comme tout le monde », « comme les autres » (de Coulon, 2019, p. 161-163). Pour Saya qui, à l'âge de 14 ans, est scolarisée au foyer avec toutes les autres enfants, dont des petites de 5 ans :
« Ici, c'est pas l'école normale. Y'a pas, par exemple, l'allemand, l'anglais, y'a pas de géographie, d'histoire. En fait, on n'a pas les mêmes choses que les autres. » (entretien avec Saya, 25 octobre 2019)
- 20 L'école « normale », c'est l'école publique que Saya a fréquentée en plaine auparavant, et qui lui manque. Pouvoir aller à l'école « normale », « comme les autres enfants », avoir un logement à soi, mener une vie tranquille avec sa famille, obtenir un emploi,

autant de signes d'une vie ordinaire que les personnes rencontrées associent à la vie « en ville » ou « en plaine ».

- 21 L'aspiration à la normalité ou le désir d'une vie légitime, propre aux groupes exclus, ont été observés aussi bien chez des personnes illégalisées en Suisse (de Coulon, 2019), des sans-papiers (Mastrangelo, 2019) que des demandeurs d'asile en France (Kobelinsky, 2010). Les ambitions de routine quotidienne expriment l'espoir de pouvoir sortir de l'invisibilité sociale à laquelle les centres d'hébergement collectif assignent les requérantes, l'espérance de devenir socialement visibles. Zain l'exprime avec ses propres mots, lui qui, s'il pouvait choisir entre vivre à la montagne ou en plaine, choisirait sans hésiter de vivre
« en bas, pour voir des gens marcher dans la rue, pouvoir aller au magasin, pour voir du monde. » (entretien avec Zain, 6 novembre 2019)
- 22 Les expériences de vie recueillies indiquent que les personnes se sentent exclues de la vie sociale des centres situés en plaine, en ville. Du moins, ce qu'elles en imaginent.
- 23 Plusieurs personnes rencontrées apprécient la montagne comme paysage et nature, elles aiment le fait de se sentir apaisées en admirant la vue ou en se promenant dans la forêt. Par contre, l'éloignement géographique et la vie en foyer collectif sont le plus souvent vus comme un frein aux possibilités de participation à la vie sociale (du moins celles que l'on aspire avoir en ville).

Devenir visible aux yeux d'autrui

- 24 Pour exister socialement, il est nécessaire d'être visible aux yeux d'autrui (Arendt, 1968), c'est-à-dire d'entretenir des relations, de nourrir des interactions, de « manifester par des gestes visibles ses sentiments » (Voirol, 2005a). Or, dans les foyers de montagne étudiés, les relations et interactions sociales se développent presque exclusivement en vase clos, entre professionnel·les, requérantes et bénévoles. Bien que n'étant pas complètement inexistantes, les rencontres entre le voisinage des foyers et les résidentes demeurent toutefois occasionnelles, souvent limitées par la barrière des langues :
« On dit juste bonjour, on sourit. Comme on ne sait pas le français, on ne pourrait pas parler plus. Mais parfois les gens par ici disent bonjour et demandent ce qu'on fait ici, et je dis que je vis dans le foyer. On peut échanger avec les gens qui parlent anglais. Mais parfois non, on sourit, simplement. » (entretien avec Rifat, 6 novembre 2019)
- 25 À l'inverse, ces mêmes individus peuvent quelquefois devenir trop visibles, spécialement lorsqu'ils et elles se trouvent dans des lieux ou des espaces où on ne les attend pas. C'est le cas, par exemple, du mendiant au bord du trottoir qu'on ne voit pas, mais qui peut devenir très visible lorsqu'il s'assied à la terrasse d'un café (Voirol, 2005a). C'est aussi la situation des requérantes d'asile lorsqu'ils ont la possibilité d'effectuer des travaux d'intérêt public, comme l'intendance, l'entretien et le nettoyage de certains sentiers de randonnée :
« C'est bien que la population les voie en train de travailler, cela montre une bonne image ! » (Responsable de foyer, notes de terrain, DG, 13 avril 2018)
- 26 Rendre visible les requérantes d'asile et réfugiées aux yeux de la population locale pour montrer qu'ils et elles sont occupées peut se comprendre comme une façon d'activer un double processus de reconnaissance. D'une part, l'Office de l'asile peut

montrer au canton qu'il développe des projets d'insertion socio-professionnelle et faire reconnaître ses projets. D'autre part, il peut espérer que les personnes concernées acquièrent de la reconnaissance sociale, de l'estime d'elles-mêmes, en pratiquant une activité qui les visibilise auprès des habitantes locales. Comme l'a exprimé avec ses mots – à propos des programmes d'occupation développés par l'Office de l'asile – ce médiateur participant à notre enquête : « Les gens, quand ils sont occupés, ça aide ».

« Faire du social » en montagne

- 27 L'accent mis par le canton du Valais sur l'intégration sociale et professionnelle est un élément important de sa politique d'asile depuis plusieurs années. Or, le fait d'être hébergé-e en montagne ne facilite guère cet objectif. Selon cette travailleuse sociale :

« Le problème, c'est que nous sommes un peu isolés, alors ils n'ont pas souvent l'occasion de se balader en ville, pour voir des choses. C'est toujours une question d'organisation, ça s'organise... » (Travailleuse sociale, 14 décembre 2017)

- 28 Être tributaire des transports publics (dont la fréquence est limitée en comparaison aux zones urbaines) constitue une difficulté principale à l'insertion professionnelle, comme l'exprime cette autre assistante sociale :

« Dans l'insertion professionnelle, si par exemple le gars trouve un boulot et qu'il doit être à 6 heures 45 au dépôt, en zone industrielle de Sion, ben c'est mort. Même si le premier bus, ici, il est tôt. (...) Ici coïncé à la montagne, t'as des bus la journée mais pas le soir. Si tu veux être inséré socialement, ben tu devrais faire partie d'un club, d'un groupe, n'importe quoi. Tu fais comment ici ? Le soir, t'es coïncé. Il faut un chauffeur. » (Assistante sociale, 27 novembre 2017)

- 29 « Faire du social » en montagne nécessite une organisation stricte, notamment dans la gestion des transports et des rendez-vous en plaine, ou des réunions et activités en dehors du foyer. Ceci implique d'anticiper davantage que lorsqu'on travaille en plaine :

« Voilà il faut... vous avez rendez-vous avec le médecin, mettons à 10 heures 30, donc il faut prévoir de prendre le bus à 8 heures parce qu'à 10 heures, il n'y a pas de bus. En plaine, on peut y aller sans autre. Donc ici, il y a tout ce mécanisme qu'on doit mettre en place. » (Travailleur social, 3 avril 2018)

- 30 Pour l'« intégration sociale », selon la terminologie utilisée par les professionnelles interrogées, des cours de français obligatoires sont donnés dans le foyer, aux enfants comme aux adultes. On pourrait dire que le quotidien est régulé par l'apprentissage du français, les repas pris en commun à heure fixe²¹, la garde d'enfants, les rendez-vous chez les médecins et psychologues en plaine, ainsi que par les activités organisées le plus souvent par des bénévoles (des ateliers « beauté » pour les femmes²², des ateliers « chocolat » pour les enfants, des sorties sportives, etc.). Les festivités locales, la fête nationale suisse du 1^{er} août et les fêtes chrétiennes comme Pâques et Noël ponctuent l'année tout en offrant, selon les professionnelles, des opportunités spécifiques de partage et d'échange avec la communauté villageoise.

- 31 À vrai dire, les activités mises en place dans les foyers contribuent principalement à « occuper » les demandeur·es d'asile, à les distraire de l'attente et à tenter de leur faire oublier leurs difficultés :

« [Il s'agit d'] occuper les gens premièrement parce que c'est vrai (...) ils sont dans un centre, il n'y a pas grand-chose à faire à côté, donc c'est vraiment de pouvoir les occuper et ils sont en demande de ça. Changer un peu... pour leur permettre d'éviter de trop penser à leur procédure. Et aussi [avoir] une base d'intégration,

avoir un rythme, savoir arriver à l'heure. Quand on leur dit à 14 heures on part, qu'ils puissent s'organiser, etc. L'intégration sociale [c'est] pour aider psychologiquement les gens. » (Travailleuse sociale, 14 décembre 2018)

- 32 L'animation sociale comme moyen de gérer l'attente et normaliser le quotidien est connue des travailleuses et travailleurs sociaux, en Suisse et ailleurs en Europe. Dans les foyers de notre étude, comme dans les centres d'accueils français étudiés par Kobelinsky (2010, 2012), les professionnel·les s'efforcent de motiver les résident·es à participer à des activités. Il s'agit d'offrir la possibilité de penser à autre chose qu'à la procédure d'asile, de pouvoir relâcher la pression. Il faut dire que le désarroi imposé par la durée incertaine de l'attente semble exacerbé dans les foyers de notre étude où l'on a pu ressentir, certains jours, une atmosphère pesante, comme un sentiment palpable de préoccupation, entremêlé de lassitude.

« Le premier jour, c'est bien, c'est joli. Ils ont dit qu'on pouvait attendre ici. Mais aujourd'hui, cela fait une année et un mois... À cause de ça, ma mère est fatiguée. » (Entretien avec Dunya et sa mère, 25 octobre 2019)

- 33 La procédure d'asile impose aux requérant·es d'attendre et d'être patient·es. Auyero (2011, 2012) l'a montré pour les services d'aide sociale en Argentine, l'attente détient le pouvoir de discipliner les sujets, spécialement lorsqu'ils sont pauvres, précaires, vulnérables. Par analogie, au fur et à mesure que l'attente des requérant·es est mise à l'épreuve, leur subjectivité est altérée et ils et elles deviennent des « patient·es de l'État », dociles, résignées et fatiguées, comme la mère de Dunya citée ci-dessus. Et lorsque l'attente est confinée dans un foyer collectif excentré en montagne, elle semble parfois ralentir le temps qui passe. Comme si les heures, lorsqu'il n'y a rien à faire en altitude, s'écoulaient plus lentement (notes de terrain, novembre 2019).

De foyer en foyer

- 34 Dunya, 18 ans, née en Iran de parents afghans, est aussi fatiguée, comme sa mère (ci-dessus), après quatre années de vie passée dans des « camps ». Arrivée en Suisse depuis la Grèce en tant que mineure non accompagnée à l'âge de 16 ans, elle a pu faire venir le reste de sa famille. Il y a plus d'une année qu'ils vivent ensemble dans ce foyer à la montagne, en partageant une chambre commune.

« Dans ma tête, il y a beaucoup, beaucoup, beaucoup de choses. À propos de la vie avec ma famille, la vie dans le foyer. (...) Avant, quand j'étais avec ma famille, en Grèce ou en Iran, je n'étais pas comme ça. J'étais intelligente, mais je n'étais pas comme ça. » (Entretien avec Dunya, 25 octobre 2019)

- 35 Ce que Dunya exprime quand elle dit « je n'étais pas comme ça » renvoie aux difficultés émotionnelles et psychologiques qu'elle éprouve après quatre années passées dans les limbes de l'asile. Elle réfère aussi aux tourments qu'une jeune fille de 18 ans peut légitimement rencontrer en partageant une chambre avec ses parents et ses frères et sœurs, dont le plus petit a presque deux ans. L'expérience du foyer d'accueil en montagne est influencée par la durée du séjour préalable dans les centres fédéraux ou les autres foyers, comme le révèle encore Akam, 11 ans. Lui aussi vit avec sa famille depuis quatre ans, de centre d'accueil en centre d'accueil. Après avoir énuméré tous les centres où il a vécu, le jeune garçon kurde nous dit en rigolant :

« En fait, on a fait tous les foyers du Valais, il n'en manque que deux ! » (Entretien avec Akam, 25 octobre 2019)

- 36 Les expériences de Dunya et Akam au sein du dispositif d'asile valaisan s'apparentent singulièrement à celles de Saïd, Anna et Omar observées dans des centres d'accueil en France par Kobelinsky et Makaremi (2009). Au-delà des spécificités géographiques et personnelles, elles cumulent et enchaînent de situations d'hébergement et de prises en charges qui s'articulent les unes aux autres pour constituer une même réalité. En Suisse comme ailleurs en Europe, les itinéraires individuels dans les limbes de l'asile rendent compte « d'une constellation de lieux, de zones, de structures d'hébergement, qui deviennent des repères dans des trajets de vie de plus en plus compliqués » (Kobelinsky et Makaremi 2009, p. 13).

Conclusion

- 37 Dans les foyers d'accueil en montagne, le sentiment d'être isolé·e au plan géographique est renforcé lorsqu'on n'a pas de véhicule, pas d'argent, pas de titre de séjour et peu de contacts sociaux. Toutefois, le problème n'est pas tant l'éloignement des centres-villes ou de la plaine, mais plutôt ce qu'il évoque et implique, en termes d'intégration sociale et d'imaginaire. Se sentir « mis·e à l'écart » du reste de la société qui se trouve « en bas » est un sentiment qui se construit dans la durée, et qui se renforce avec le prolongement des séjours en altitude. Dans cette perspective, l'hébergement de requérant·es d'asile en foyers de montagne s'avère peut-être bénéfique sur une courte durée. Mais lorsque l'accueil « en haut » se prolonge, il nourrit un processus d'effacement social « en bas » qui rend l'intégration dans la société valaisanne éminemment difficile.
- 38 Cette étude exploratoire suggère que les oppositions géographiques de type *haut-bas* (vallée-plaine) et *périphérie-centre* (montagne-ville) structurent les récits recueillis de façon sous-jacente. À la fois inscrites dans le monde et permettant de le déchiffrer (Lévi-Strauss, 1974), elles entretiennent ici une représentation située de la montagne, celle d'un endroit reculé et isolé de la vie sociale, par opposition aux centres urbains. Dans les propos des requérant·es et réfugié·es, la vie en haut et celle d'en bas se superposent et se confondent, la plupart du temps, avec celles qui symbolisent le « foyer collectif » (situé dans les vallées latérales, en altitude, à distance des villes), par opposition à l'« appartement individuel » (le plus souvent situé en plaine, plus près des centres urbains). Ces façons de dire le lieu révèlent un désir, celui de pouvoir vivre « normalement », comme « les autres » (les non-requérant·es et non-réfugié·es). Elles disent l'envie d'avoir une « existence sociale », par opposition à l'inexistence en vase clos à laquelle le système d'asile les condamne.
- 39 En guise d'ouverture, peut-on émettre l'hypothèse que cette expérience située de la montagne comme un non-lieu de vie sociale (Augé, 2002) – c'est-à-dire un espace que l'être humain ne peut pas investir ni s'approprier, dans lequel il reste invisible, sans possibilité de reconnaissance et d'existence sociale – est vécue comme une punition ? Enquête à suivre.

BIBLIOGRAPHIE

- Agiar M., 2010.– *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*. Paris, Flammarion.
- Alberti C., 2019.– « Sous-traitance et bureaucratisation néolibérale : une analyse de l'interface de la distance dans l'accueil des demandeurs d'asile », *Lien social et Politiques*, (83), pp. 123-143.
<https://doi.org/10.7202/1066087ar>
- Augé M., 2002.– *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Seuil, La librairie du XXe siècle.
- Auyero J., 2011.– “Patients of the state: An ethnographic account of poor people's waiting”, *Latin American Research Review* 46 (1), pp. 5-29.
- Auyero J., 2012.– *Patients of the State. The Politics of Waiting in Argentina*, Durham, Duke University Press.
- Blanchard E., 2013.– « Les 'indésirables'. Passé et présent d'une catégorie d'action publique ». GISTI. Figures de l'étranger. Quelles représentations pour quelles politiques ?, GISTI, pp.16-26, 2013. hal- 00826717
- Boscoboinik A., 2018.– “Becoming cities, losing paradise? Gentrification in the Swiss Alps.” In *The Palgrave Handbook of Urban Ethnography*, pp. 519-536. Palgrave Macmillan, Cham.
- Boscoboinik A. et V. Cretton 2017.– “Find your nature” in the Swiss Alps. In search of a better life in the mountains”, *Český lid* 104, 199-212. doi : <http://dx.doi.org/10.21104/CL.2017.2.02>
- Bourdieu P., Delsaut Y. 1981.– « Pour une sociologie de la perception ». In *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 40, novembre 1981. Sociologie de l'œil. pp. 3-9. doi : <https://doi.org/10.3406/arss.1981.2131>
- Clivaz Ch., 2013.– « Acceptation de l'initiative sur les résidences secondaires. L'émergence d'un nouveau modèle de développement pour les stations de sports d'hiver suisses? » *Journal of Alpine Research / Revue de géographie alpine*, (Hors-Série).
- Cretton V., 2012.– « Socialiser pour s'enraciner, un jeu sérieux », in Cretton V, Amrein Th., J-C. Fellay (eds), *Racines et Boutures. Migrants et identités locales dans le Bas-Valais*. Sembrancher : Centre Régional d'Etudes des Populations Alpines, pp. 163-189.
- Cretton V., 2013.– « Migration et identités en Valais. La tendance à invisibiliser les personnes issues de la migration », *TERRA COGNITA, revue suisse de l'intégration et de la migration*, no 22, « De la campagne », printemps 2013, pp. 66-69. <http://www.terra-cognita.ch/22/cretton.pdf>
- Cretton V., 2014.– « De l'aide à l'expulsion, un social d'exception ». Dans « Travail social et terrains d'enquête : le sens caché des relations », dossier dirigé par Viviane Cretton, *Cultures & Sociétés*, no 30, avril, pp. 61-67.
- Cretton V., 2018.– In search of a better world in the Swiss Alps. Lifestyle migration, quality of life, gentrification. In Boscoboinik Andrea et Hana Horáková, *Utopia and neoliberalism in rural spaces*”, Zurich : LIT Verlag, pp. 107-125.
- Cretton V., 2019.– “They cry when they arrive and they cry when they leave”: Housing asylum seekers in the mountains. The Valais case study (chapter 22). In Perlik Manfred, Galera Giulia, Machold Ingrid and Membretti Andrea (eds.) *Alpine Refugees. Immigration at The Core of Europe*. Cambridge scholar publishing, pp. 69-79.

Cretton V, Amrein Th., J.-C. Fellay (eds), 2012.– *Racines et Boutures. Migrants et identités locales dans le Bas-Valais*. Sembrancher : Centre Régional d'Etudes des Populations Alpines, 288 pages.

Cretton V., Boscoboinik A., Friedli A, 2020 à paraître.– « A l'aise, ici et ailleurs. Mobilités multi-résidentielles en zone de montagne : le cas de Verbier en Suisse », *Anthropologie et sociétés*, no spécial « La mobilité comme mode de vie », sous la direction de Célia Forget et Noel Salazar.

Da Cruz Gaspar D., 2018.– « Attendre l'asile dans les montagnes en Valais ». *Reiso.org, Revue d'information sociale*, <https://www.reiso.org/articles/themes/migrations/3711-attendre-l-asile-dans-les-montagnes-en-valais>

Debarbieux B., 2003.– « Le territoire en géographie et en géographie grenobloise », in de Bernardi M. et Debarbieux B., *Le territoire en sciences sociales. Approches disciplinaires et pratiques de laboratoire*, Grenoble, publication de la MSH-ALPES.

De Coulon G., 2019.– *L'illégalité régulière : ethnographie du régime de l'aide d'urgence en Suisse*. Lausanne : Ed. Antipodes.

Del Biaggio, C., Soysüren, I., 2019.– « Le couteau suisse des politiques migratoires ». *Plein droit*, 121(2), 3-6. doi:10.3917/pld.121.0005.

Del Biaggio C., 2018.– *Vertical Spatial Relegation. How Switzerland Uses Altitude To Encourage Rejected Asylum Seekers To 'Disappear'*. Communication présentée à Wg2 Research Workshop « Tackling The Migration And Refugee Challenge. Exploring Innovative Policies And Practices Through The Lens Of Social Enterprises And Third Sector Organizations ». University of Trento, Italy, Department Of Sociology And Social Research. Trento, 22-23 November 2018.

Elliot A., 2015.– “Paused subjects: Waiting for migration in North Africa”. *Time & Society* 25(1), pp. 102-116.

Fresia M., Bozzini D., Sala A., 2013.– « Les rouages de l'asile en Suisse : regards ethnographiques sur une procédure administrative ». SFM, Swiss Forum for Migration and Population Studies.

Geoffrion K., Cretton V., (ed), à paraître 2021.– “Bureaucratic routes to migration: migrants' lived experience of paperwork, clerks and other immigration intermediaries”, Special Issue *Anthropologica*, University of Toronto Press.

Griffiths M. B., 2014.– “Out of time: The temporal uncertainties of refused asylum seekers and immigration detainees.” *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 40 (12): 1991-2009.

Honneth, A., 2000.– *La Lutte pour la reconnaissance*. Paris ; Ed. du Cerf.

Kobelinsky C., Makaremi, C., 2009.– *Enfermés dehors. Enquêtes sur le confinement des étrangers*. Editions du Croquant/Terra.

Kobelinsky C., 2010.– *L'accueil des demandeurs d'asile : une ethnographie de l'attente*. Paris : Éditions du Cygne.

Kobelinsky C., 2012.– « Des corps en attente. Le Quotidien des demandeurs d'asile ». *Corps* 1(10) : 183-192. DOI : 10.3917/corp1.010.0183. URL : <https://www.cairn.info/revue-corps-2012-1-page-183.htm>

Kurt S., 2017.– « Nouvelles exigences en matière d'intégration des étrangers », *Plaidoyer*, 04/2017, 3 juillet 2017, pp. 20-24.

Kwon J. H., 2015.– “The work of waiting: love and money in Korean Chinese transnational migration”. *Cultural Anthropology*, 30(3) : 477-500.

Lévi-Strauss C., 1974.– *Anthropologie structurale* (1958). Paris: Plon.

Mastrangelo S., 2018.– « Se rendre visible à la mosquée quand on est invisible ailleurs. Le cas d'un sans-papiers tunisien ». In Salzbrunn, M., *L'Islam (in)visible en ville. Appartenances et engagements dans l'espace urbain*, Labor et Fides, pp. 163-181.

Mastrangelo S., 2019.– *Emigrer en quête de dignité. Tunisiens entre désillusions et espoirs*. Francois Rabelais (Presses universitaires).

Perlik M., 2006.– “The specifics of amenity migrants in the European Alps”. In: Moss L.A.G. (ed.) *The Amenity Migrants. Seeking and Sustaining Mountains and their Cultures*. Wallingford, U.K., 215-231.

Perlik M., 2011.– « Gentrification alpine : Lorsque le village de montagne devient un arrondissement métropolitain. Les nouveaux résidents partagés entre amour du paysage et capital symbolique ». *Journal of Alpine Research / Revue de géographie alpine*, (99-1).

Perlik M., Galera G., Machold I., A. Membretti (eds), 2019.– *Alpine Refugees. Immigration at the Core of Europe*. Newcastle : Cambridge Scholars Publishing.

Petite M., Debarbieux B., 2013.– « Habite-t-on des catégories géographiques ? La ville, la campagne et la montagne dans les récits de trajectoires biographiques », *Annales de Géographie*, 5, 483-501.

Piguet E., 2019.– *Asile et réfugiés : repenser la protection*. Presses polytechniques et universitaires romandes.

Ricoeur P., 2004.– *Parcours de la reconnaissance*. Paris : Stock.

Sanchez-Mazas M., 2011.– *La construction de l'invisibilité : suppression de l'aide sociale dans le domaine de l'asile*. Genève : Éditions ies.

Staszak J.-F., 2012.– “La construcción del imaginario occidental del ‘allá’ y la fabricación de las ‘exóticas’: El caso de los *koi moko maoris*”, in Herniaux D. y Lidon A (dir.), *Geografía de los imaginarios*, Barcelone/Mexico, Anthropos/Universidad Autónoma Metropolitana Iztapalapa, 2012, pp. 179-210. (traduction française)

Voirol O., 2005a.– « Visibilité et invisibilité : une introduction », *Réseaux*, 129-130, p. 9-36.

Voirol O., 2005b. – « Les luttes pour la visibilité ». *Réseaux*, (1), 89-121.

NOTES

1. Qui n'aurait jamais pu voir le jour sans la collaboration précieuse de Daniela Da Cruz Gaspar, collaboratrice scientifique à la Haute Ecole de Travail Social de Sierre, pour l'enquête de terrain sur lequel il se fonde. Je la remercie chaleureusement.

2. Compris comme un « ensemble des représentations qui font sens, séparément et en système, pour un groupe ou un individu donné, rendant son monde appréhendable, compréhensible et praticable » (Staszak, p. 179).

3. Avec les mises en œuvre de la nouvelle loi sur la nationalité (LN), au 01.01.2018 ; de la nouvelle loi fédérale sur les étrangers et l'intégration (LEI) au 01.01.2019 ; et de la nouvelle loi sur l'asile (01.03.2019) qui entérinent dans la législation un modèle d'intégration graduelle (cf. Kurt, 2017). Sur la nouvelle restructuration et les enjeux actuels de la politique d'asile, cf. Piguet, 2019. Pour une vision critique des politiques migratoires suisses, cf. Del Biaggio, Soysüren, 2019.

4. Dans le cadre d'une recherche exploratoire soutenue par l'Institut de Recherche en Travail social de la HES-SO Valais Wallis.

5. La nouvelle loi sur l'asile entrée en vigueur le 1^{er} mars 2019 vise officiellement à accélérer le travail administratif lié à l'étude des demandes d'asile directement depuis des centres fédéraux, de sorte à opérationnaliser le tri et la gestion des dossiers d'asile. Dans cette optique, les personnes qui, au terme de la procédure accélérée, obtiennent un droit de séjour sont attribuées à un canton après la décision d'asile. Le canton concerné est alors responsable de leur hébergement et de leur « intégration ». Pour une lecture critique de l'accélération des procédures, cf. Brina, 2019 <https://asile.ch/2019/06/25/comptoir-des-medias-acceleration-des-procedures-protection-juridique-la-communication-au-pouvoir/>

6. Selon une clé de répartition cantonale qui a été révisée depuis mars 2019, avec la nouvelle mouture de la LAsi. (Art. 21, alinea 3, LAsi, annexe 3), repéré à <https://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/19994776/index.html#a21>.

En 2018, la clé de répartition pour le Valais était de 3,9 %.

7. Statistiques dans le domaine de l'asile, Office de l'asile, Canton du Valais. Situation au 15.11.2019.

8. Argovie, Bâle, Berne, Fribourg, Neuchâtel, Soleure, Saint-Gall, Vaud, Zürich.

9. <https://www.ors.ch/fr-ch/Home>

10. Sur la privatisation de l'encadrement des requérantes d'asile et réfugiées dans les cantons de Fribourg et Neuchâtel, cf. Alberti 2019.

11. Celui-ci dépend du Service valaisan de l'Action Sociale, au sein du Département cantonal de la santé, des affaires sociales et de la culture.

12. Situation au 15.11.2019, fournie par Office de l'asile, Canton du Valais.

13. Ces quatre foyers d'accueil ont une capacité de 27 places pour le plus petit à 75 pour le plus grand. Ils emploient entre 4 et 12 personnes (responsable du foyer, gardien de nuit, assistant·e sociale, stagiaires, comptable, enseignant·e de français, cuisinier, et bénévoles) pour faire fonctionner le centre, selon le nombre de résident·es. Afin de respecter l'anonymat des foyers et du personnel impliqué, ces centres ne sont plus nommés dans la suite de l'article.

14. Daniela Da Cruz Gaspar et moi.

15. Au total, 12 journées d'immersion, 3 par centre, espacées entre octobre 2017 et novembre 2019, où nous avons pu participer aux repas, à certaines activités quotidiennes, notamment des ateliers destinés aux femmes, à des discussions informelles avec les résident·es, comme avec les professionnel·es.

16. Qui hébergent des demandeuses d'asile en provenance directe des centres fédéraux d'enregistrement.

17. Entretiens informels et formels avec différents responsables à l'Office de l'asile, Valais.

18. Selon le responsable d'un centre, au vu des baisses d'arrivées de demandeur·es d'asile, les subventions par candidat·es ont également diminué, et l'Office a dû se défaire d'un certain nombre d'appartements en plaine. Du coup, les séjours en foyers collectifs se prolongent.

19. Cette idée de la montagne comme « punition » est aussi rapportée par des professionnel·les dans d'autres institutions sociales, mais n'est jamais explicitement assumée. Cette piste reste à creuser.

20. En 2019, plusieurs professionnel·es étaient en arrêt maladie.

21. Dans les centres concernés par notre étude, requérant·es et personnel ne mangent pas ensemble.

22. Des ateliers dénommés « ateliers beauté » par des bénévoles, dans lesquels les résidentes du foyer pouvaient présenter des soins de beauté ou de bien-être réalisés dans leur pays d'origine, comme des soins pour le visage, des séances d'épilation, ou de coiffure.

RÉSUMÉS

Cet article analyse « ce que la montagne fait » aux personnes qui demandent l'asile en Suisse. Il s'intéresse à leur vécu lorsqu'elles sont hébergées dans des foyers d'accueil collectifs, en altitude. À l'échelle de la société suisse, les demandeurs d'asile sont soumis à une injonction d'« intégration », malgré l'issue incertaine de leur requête. Lorsque l'attente et l'incertitude imposées par la procédure d'asile se vivent à plus de 1 300 mètres d'altitude, le sentiment d'être tenu à l'écart de la vie des centres urbains est renforcé et la charge émotionnelle exacerbée.

Les expériences spécifiques de l'hébergement collectif en montagne, éprouvées par les requérantes d'asile – et par les professionnel·les ou bénévoles qui les accompagnent – s'expriment dans leurs façons de dire le lieu. Loin des représentations touristiques et romantiques de la montagne, les oppositions entre le *haut* et le *bas* (la vallée et la plaine), entre la *périphérie* et le *centre* (la montagne et la ville) traversent avec récurrence les récits recueillis. Elles entretiennent une représentation de la montagne comme un non-lieu de vie sociale, un endroit isolé, par opposition aux villes en plaine. Lorsque l'accueil « en haut » se prolonge, il nourrit un processus d'effacement social « en bas » qui rend l'injonction à l'intégration dans la société suisse éminemment paradoxale.

This article analyses “what the mountain does” to people seeking asylum in Switzerland. It focuses on their experiences while they are accommodated in collective reception centres at high altitudes. At the level of Swiss society, asylum seekers are subject to an “integration” injunction, despite the uncertain outcome of their application. When the waiting and uncertainty imposed by the asylum procedure is experienced at an altitude of more than 1300 metres, the feeling of being kept away from life in urban centres is reinforced and the emotional burden exacerbated.

The specific experiences of collective accommodation in the mountains, experienced by asylum seekers – and by the professionals or volunteers accompanying them – are expressed in their story telling of the place. Far from the tourist and romantic representations of the mountains, the oppositions between the top and the bottom (the valley and the plain), between the periphery and the centre (the mountain and the town) run repeatedly through the collected narratives. They maintain a representation of the mountain as a non-place of social life, an isolated place, as opposed to cities on the plain. When the reception “above” lasts, it sustains a process of social effacement “below” which makes the injunction to integrate into Swiss society eminently paradoxical.

INDEX

Mots-clés : montagne, asile, Valais, Suisse, foyers collectifs, intégration, visibilité, reconnaissance

Keywords : mountain, asylum, Valais, Switzerland, reception centres, integration, visibility, recognition.

AUTEUR

VIVIANE CRETTON

Professeure, University of applied sciences and arts (HES-SO), School of Social Work, Sierre, Valais.